



JEAN-LUC COATALEM

Triste sire

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Zone tropicale, 1988 & 1999

Les Beaux Horizons, 1997

Suite indochinoise, 1999 ; « *La Petite Vermillon* », 2008

Le Gouverneur d'Antipodia, 2012

AUX ÉDITIONS GRASSET

Villa Zaouche, 1994

Tout est factice, 1995

Mission au Paraguay, 1996 ; « *La Petite Vermillon* », 2009

Le Fils du fakir, 1998 ; *Le Livre de Poche*, 2001

Je suis dans les mers du Sud, 2001 ;

Le Livre de Poche, 2003

La Consolation des voyages, 2004 ;

Le Livre de Poche, 2006

Il faut se quitter déjà, 2008 ; *Le Livre de Poche*, 2009

Le Dernier Roi d'Angkor, 2010 ; *Le Livre de Poche*, 2011

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Capitaine, Flammarion, 1991

Affaires indigènes, Flammarion, 1992

Mardi à Puerto-Azúcar, Les Équateurs, 2005

Jean-Luc Coatalem

Triste sire

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture: Anne-Marie Adda

© le dilettante, 1992

© le dilettante, 2012 pour la préface

ISBN 978-2-84263-696-8

Avant-propos

Trente ans après

C'est sur un coup de tête, comme on en a à vingt-deux ans et que le monde, croit-on, nous appartient, que j'avais envoyé mon manuscrit, une photocopie de mes quarante feuillets, dactylographiés sur une Hermès Baby, glissés dans une enveloppe kraft, de la poste du boulevard Diderot, Paris XII^e.

Trois ou quatre jours après, à huit heures trente du matin, une voix nasillarde, un peu voilée, me surprit au téléphone. Blague de camarade? Je crois me souvenir que je répondis avec humour. Mais non, mon interlocuteur s'entêtait, il avait reçu et lu mon manuscrit, il voulait me voir vite, en discuter, tout ça avait l'air sérieux. En l'occurrence, il s'agissait de Jérôme Lindon, patron des prestigieuses Éditions de Minuit – à l'époque pour un débutant l'équivalent de Zeus descendu sur Terre. Le Très Sublime me convoquait pour le vendredi suivant. Si. Je raccrochai le combiné, tremblant comme une soucoupe de gelée anglaise.

Effectuant mon service militaire au Fort d'Ivry, où se trouvaient les Services cinématographique et photographique des armées, il me fallut demander une permission à mon adjudant. Heureusement, celui-ci, pour avoir lu deux fois *Le Colonel Chabert*, se piquait depuis

d'avoir des Lettres. J'obtins sans mal mon vendredi. Alors, crâne ras et musclé comme un fauve après deux mois de « classes » dans le Berry, je sautai sur l'étroite rue Bernard-Palissy, le bonhomme qui brûlait ses meubles et ses planchers, VI^e arrondissement. Prêt à tout. Croyant à ma bonne étoile en cette après-midi de mai 1982.

Las! Après avoir gravi un escalier raide, je patientai comme chez le dentiste. Puis, le parquet ayant craqué, l'éditeur en costume de notaire apparut. Au premier abord, Lindon parut surpris par mon âge autant que par mon allure. Si jeune? Quant à moi, je le trouvai froid, maigre et trop grand, l'air confit. Nous fîmes tous deux contre mauvaise fortune bon cœur. Tout en m'observant à la fois à la dérobée et avec profondeur, Lindon se frottait beaucoup les mains. Il s'était calé devant ses rayonnages où, sous leurs couvertures pâles au liseré bleu, toute la clique du

Nouveau Roman s'alignait comme à la parade. Enfin, après m'avoir montré un roman qui venait de paraître, sans me l'offrir d'ailleurs, il s'assit, en soupirant, ça commençait. Alors, durant vingt longues minutes, sans me laisser ouvrir la bouche, Lindon me passa un savon... Écrire, me sermonna-t-il, était une chose sérieuse, très sérieuse, et il me fallait retravailler encore, ne jamais hésiter à remettre cent fois sur le métier mon ouvrage avant de chercher un éditeur, prendre pour exemple Duras ou Pinget, bref, tenter d'étoffer ce minuscule poème musical (certes, je ne jurais à l'époque que par Ravel et Debussy), que j'avais eu la naïveté de lui soumettre. Le Très Vénérable Alain Robbe-Grillet, qui m'avait lu, se rangeait à son avis implacable. Original, prometteur, mais copie à revoir...

Je bredouillai, tentai quelque prise, hasardai une question, voulant rester un peu dans mon siège. Peine perdue, Lindon

s'était levé et, théâtral, me poussant vers la porte, concluait notre entretien par une promesse floue : « Plus tard, avec quelque chose de construit, des personnages aboutis, une intrigue plus savante, quitte à bouleverser la structure, les fragments, vous savez, revenez me voir, je vous lirai, ou tout autre chose, si c'est réussi, n'est-ce pas, je compte sur vous, peut-être vous publierai-je, un jour... »

J'en fus abasourdi. Contre toute prévision, alors que j'aurais dû être galvanisé par cette demi-promesse, l'effet fut inverse : j'abandonnai deux ans mon manuscrit dans un tiroir. Non, n'en déplaise à monsieur Lindon, je ne voyais pas du tout ce que je pouvais faire d'autre pour ce texte.

C'est, plus tard, une annonce dans le supplément littéraire du *Matin* qui le fit remonter à la surface. Une maison parisienne cherchait de jeunes auteurs, des manuscrits, du sang frais pour une nouvelle collection. J'envoyai une seconde

photocopie; on me répondit par courrier. Jean-Michel Place, éditeur fanatique des Surréalistes et de revues d'avant-garde, et son directeur de collection, André Dréan, qui se targuait d'être un intime de Beckett, me reçurent derrière le Panthéon dans une rue où ne passaient jamais de voitures mais des bourrasques d'oiseaux. Crinière argentée et moustache gauloise, invariablement vêtu de velours et de noir, ce dernier avait signé un recueil intitulé *Bof!* aux Éditions du Castor Astral, titre ô combien beckettien. *L'Express* s'en était fait l'écho, ce qui m'impressionna. De l'autre côté, que Lindon ait pu s'intéresser audit manuscrit échauffait leurs ardeurs éditoriales. On finit par signer un contrat minimaliste sur un coin de table et on alla boire trois Stella Artois, contents de nous. Dans les mois qui suivirent, l'anagrammatique André Dréan me ferait retravailler mon manuscrit. Marmonnant, de mauvaise humeur souvent,

fumillant vite et tôt, mais très sûr de lui, il n'hésiterait pas à me menacer de ne plus me publier si je n'acceptais ses corrections. Enfin, lassé de mes atermoiements, il lâcha mon opus à l'imprimerie.

Le livre sortit en 1985 sous le titre *Lisières d'un bassin*. Faute de combattants, la collection, baptisée « 1 & 2 », avorta d'elle-même dans l'indifférence générale. Il n'y eut pas de service de presse et la diffusion s'effectuant en compte ferme (les librairies payant au comptant les exemplaires avant de tenter de les vendre) se révéla une catastrophe. Un coup pour rien. Chacun accusa l'autre et se fâcha. Seul Michel Leiris, que Place connaissait, m'envoya un mot d'encouragement après m'avoir lu. Il fallut attendre une réédition en 1992 au Dilettante, cette fois dans une version remaniée, pour qu'un rai de lumière éclairât enfin les après-midi de Robinson Stéphane, ce faune qui en est le personnage central.

Triste sire, écrit il y a trente ans, constitue donc mon premier vrai texte publié. En dépit de ses maladresses, de ses brusqueries, je suis heureux qu'il soit repris. Si je n'ai rien voulu retoucher, c'est qu'il me paraît trop fragile. Et puis je ne renie pas ce galop d'essai qui se voulait émerveillé et cruel. Avec autant de tendresse que d'agacement, j'y trouve en germe mes thèmes de prédilection : l'île, fût-elle urbaine, l'isolement, voire le huis clos, mais aussi l'appétit des ailleurs, le goût des noms et des chromos, l'enchantement des courants et des voyages, l'alambic des souvenirs, cette lumière irréaliste et parabolique. Robinson Stéphane est le parent primitif d'Albert Paulmier de Franville et de François Lejodic, personnages du *Gouverneur d'Antipodia*, roman que le Dilettante publie ces jours-ci. Comme si, en définitive, un écrivain gravitait toujours autour de quelques énigmes, les siennes,

les plus fondamentales, qui le hantent au même titre qu'elles le constituent. Pour reprendre l'expression de Milan Kundera, elles seraient les raisons mêmes de son écriture, « son cercle magique ». À la manière d'un naufragé qui, une fois posé le pied sur le sable dur d'un récif, reprend souffle. Exaucé peut-être, mais encore pris au piège. L'île la plus profonde et la plus opaque est en lui.

J.-L. C.

*Le ciel [...] nous verse un jour noir
plus triste que les nuits.*

CHARLES BAUDELAIRE

Bolivar m'a dit que j'avais maigri et que je ressemblais à un squelette, à un serpent pointu, et que j'avais l'air hagard, fiévreux, malade sûrement, et qu'à déambuler ainsi, le long du bassin, les mains dans mes poches et les yeux rivés sur mon nombril, j'adoptais la politique absurde de l'autruche.

Longtemps, ma mère avait rêvé à ce bassin de pierres sèches qu'elle imaginait comme un petit saphir serti sur la géographie de ses pelouses. Un matin d'automne, enfin décidée, elle engagea un ouvrier portugais et sa bétonnière qui, sur ses directives, creusa puis maçonna un large

cercle dans la terre meuble du jardin. Elle y fit placer une fontaine en stuc, des plantes aquatiques et une dizaine de poissons rouges pour obtenir quelques reflets de couleur.

Au résultat, maman était très fière de l'ouvrage. Elle en parlait souvent et, régulièrement, s'y attardait, après dîner, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il lui soit périlleux de tourner seule dans un sens puis dans un autre sur les dalles humides.

Il pleut depuis des jours et c'est la nuit, tout autour la nuit.

Bolivar m'explique qu'en longeant les berges on débouche sur une aire débroussaillée, sorte de clairière en demi-lune ouverte à la faux et à la machette, et pour laquelle il a fallu abattre quantité de jeunes arbres et mettre au feu des bambous crépitants, clairière que reprennent pourtant chaque année les crues du fleuve, la transformant en un marécage affreux, inutilisable.

Notre maison se situe au bord du fleuve, non loin de deux rivières qui s'y perdent. Au-delà du potager, un grillage, soutenu par des piquets de fer, sépare la propriété des chemins de halage. Mais il suffit, à un endroit précis derrière la remise, de soulever le treillage métallique et de se laisser glisser pour atteindre aussitôt le flamboiement des champs et, plus loin, le ruban net et ferme de la route communale où rugissent des autocars.

J'ai fait entrer Bolivar par le jardin, et je suis monté seul dans la maison après lui avoir demandé de m'attendre en bas du perron.

Comme il le souhaitait, je suis redescendu avec les cartons : papiers et bouquins de maman, lot de photographies 6x6, rares objets en ivoire (un chausse-pied, un peigne, un miroir cerclé d'agates) qui traînaient encore à l'étage, sur les meubles.

Bolivar a emporté le tout dans un sac Adidas. C'est un ami de maman, vieux danseur de tango, exilé des pampas, jadis citoyen modèle de Buenos Aires. Il m'a donné la somme convenue en pesos ainsi

Plus rien à manger depuis deux jours.

Cadavres de lapins blancs, ballonnés, flottant à la surface des pelouses, maintenant jusqu'au-dedans de la maison dont les meubles démolis, un à un, finissent par se soulever.

Il faudrait que j'en sorte.